Suite de la page 73

devait être choyée amicalement par le mari. Descendons avec Foucault au sous-sol où sont les machineries cachées de ce tableau de scène : les ressorts nets sont là, qui rendent claire la confusion de surface. La beauté du livre de Foucault est dans cette clarté. Mme de Romilly va être comblée : voilà longtemps qu'un livre n'avait pas autant contribué à intéresser les Français à l'antique Grèce ; Foucault aura sûrement cette année la médaille d'or de l'Association des Études grecques ou j'y perds mon latin.

VOYAGER EN AUTRUI

Le sous-sol où Foucault est allé mettre et chercher sa clarté n'est plus, cette fois, la vérité, ce n'est pas non plus le pouvoir (cela, c'est pour plus tard), mais ce sont les rapports du moi avec lui-même, le *Cogito,* bref notre illusion la plus chère : nous aimons bien être des sujets. Si le moi n'est plus citadelle inexpugnable, s'il est objet autant que sujet de l'histoire, comment militerons-nous et comment désirerons-nous ? Eh bien, le moi est comme toutes choses : à mi-chemin, agent et agi. Il n'a pas plus d'immédiateté que l'histoire n'a de totalité. Le moi fait l'histoire qui le lui rend bien, il est historique. Après l'histoire événementielle, après l'histoire non événementielle, nous voilà aux racines mêmes : histoire de la vérité et histoire du sujet.

Du coup, le passé devient compréhensible : Foucault arrive à expliciter jusqu'au bout ce qui faisait sa différence, son étrangeté. Les algèbres moins puissantes ne tiraient au clair que les grosses vérités, en laissant dans le flou de prétendues nuances qui faisaient la vraie différence. Résultat : avec leurs formules, on n'avait pas toutes les données nécessaires pour recomposer dans sa tête le passé, pour se mettre dans la peau de ces gens-là. Avec Foucault, le mode d'emploi est enfin complet : on peut voyager en autrui.

Ce livre apparaît d'emblée comme un classique. Aucune marque professionnelle, aucun tic de secte, pas un mot qui se situe sur une rive de la Seine plutôt que sur l'autre, rien qui fasse daté.

Un dernier mot, à propos d'un paragraphe aimable de la préface. Foucault a écrit ce livre tout seul ; il lui est arrivé de me demander parfois la bibliographie ou de me montrer quelques-unes de ses traductions du grec, mais je ne me souviens pas de lui avoir procuré une seule référence : le texte capital d'Artémidore, il l'a retrouvé tout seul (ce qui, sur le moment, m'a pincé désagréablement le cœur : chacun tient à l'exclusivité de ses découvertes). Il faut comprendre ceci, qui, avouons-le, est vexant pour les spécialistes et pour leur monopole : il existe des gens capables d'apprendre en cinq ans ce que d'autres apprennent en vingt. Benveniste apprenait en six mois une langue de 30 000 mots. J'ai vu, depuis cinq ans, Foucault apprendre à la base l'Antiquité classique ; Max Weber, aussi, était capable d'apprendre une civilisation en quelques années. Cela est insupportable, je l'avoue, il devrait y avoir une loi pour protéger les connaissances acquises. Foucault se servait donc de moi pour voir où il en était de son apprentissage de l'Antiquité.

PAUL VEYNE

MANIES

Denis Roche - Seuil

ROBERT COOVER
Bunuel aurait adoré cette petite mécanique sado-masochiste

ÉLOGE DE LA FESSÉE

Entre Octave Mirbeau et Marguerite Duras, une comédie leste, répétitive et perverse

LA BONNE ET SON MAÎTRE
par Robert Coover
Traduit de l'américain par Denis Roche
Seuil, 90 pages, 42 F.

Voici au moins des gens qui ne s'ennuient pas : elle, robe noire, tablier blanc et coiffe de dentelle, entre, avec ses balais, ses brosses, quelques chiffons et son seau. Lui, dans ses pantalons de pyjama, l'épie. A la première négligence — et il y a toujours une négligence, elle a oublié de changer des serviettes humides, sa coiffe s'est détachée, il y a une petite tache sur son tablier, elle n'a pas ramassé une petite horreur sous le lit —, il sévit, dur mais juste. Elle relève ses jupes et son tablier, baisse sa culotte de pilou et il la corrige avec une trique, sa ceinture, un fouet, une canne, un chat à neuf queues, un nerf de bœuf, une baguette en bois de hickory, un martinet, une règle, une pantoufle, une courroie de cuir, une brosse à cheveux, ou encore la paume de sa main. Elle ne se plaint pas. Pas plus que lui, elle ne sait pas si elle éprouve un plaisir quelconque, *« et d'ailleurs ça n'a aucune importance »*. C'est un rite et une nécessité, voilà tout.

Bunuel, bien sûr, aurait adoré cette « Bonne et son maître », petite mécanique sadomasochiste à la fois grave et légère, parabole de la création, jeu érotico-philosophique où l'on jongle avec les fantasmes. La comédie que se donnent les deux personnages, une comédie toujours recommencée — elle entre, il est sur ses draps ; elle ouvre les portes-fenêtres sur le jardin, il s'étire au soleil et ses pantalons de pyjama s'entrebâillent ; elle oublie de dire « Monsieur », le fouet n'est pas loin — est perverse parce que répétitive et comique parce que perverse. Les gestes sont les mêmes (elle frotte, rince, essore, brique — il se gratte, s'étire, grogne, soupire) et l'aboutissement ne varie que très peu sur le thème de la fessée. Ces automates sensibles et neutres (ni gais ni tristes) forment évidemment le plus fascinant des couples.

Le Divin Marquis n'est pas loin ? Mais non : « la Bonne et son maître » pencherait plutôt du côté de Mirbeau revu et corrigé par Marguerite Duras — à ceci près que le texte de Robert Coover comme son fantasme *(« spanking »*, la fessée) sont essentiellement américains. Et c'est pourquoi il faut saluer le travail prodigieux de Denis Roche, qui s'en donne à cœur joie dans les recherches euphoniques et les équivalences de jeux de mots intraduisibles en français. Robert Coover s'était déjà fait remarquer il y a quatre ans pour un roman bizarre, « le Bûcher de Times Square ». Grâce à Denis Roche donc, il s'impose avec ce petit texte glacial et brûlant. Brûlant oui, comme le postérieur bien fouetté de la Bonne sur lequel, dit l'auteur, on pourrait *« y faire cuire des petits oiseaux ou y faire griller des châtaignes »*...

JEAN-FRANÇOIS JOSSELIN